



RÉGION ACADÉMIQUE
BOURGOGNE-
FRANCHE-COMTÉ

Liberté
Égalité
Fraternité

Délégation régionale académique
à l'éducation artistique
et culturelle

DOSSIER PÉDAGOGIQUE

L'ÉCHAPPÉE LITTÉRAIRE

édition 2021-2022



dossier réalisé par **Marion Perrier**,
enseignante missionnée
au suivi des dispositifs régionaux lecture-écriture

L'Échappée littéraire est un dispositif d'incitation à la lecture à destination des lycéens initié par
la Région Bourgogne-Franche-Comté

Aussi riche que le roi

« Entre pauvres, on se regarde dans les yeux. » p. 46

Abigail Assor

Abigail Assor est née en 1990 à Casablanca, au Maroc. Elle y grandit et part vivre en France après son baccalauréat pour intégrer une classe préparatoire littéraire. Elle étudie ensuite la sociologie et la philosophie à Londres. Si elle cultive de nombreux talents artistiques (elle joue du piano, chante, peint, fait du théâtre), c'est l'écriture qui prend place au centre de sa vie. Elle raconte d'ailleurs avoir commencé l'écriture du roman *Aussi riche que le roi* pour respirer pendant l'écriture d'un autre roman. Si *Aussi riche que le roi* n'est pas du tout un roman autobiographique, il reflète plusieurs aspects de son parcours : l'envie d'écrire sur Casablanca, sur les années 1990 où elle est née, la prise de conscience des rapports de pouvoir au Maroc et l'intérêt pour la sociologie. Abigail Assor explique combien elle croit au pouvoir de la fiction, à sa capacité à transmettre les choses dans une forme d'immédiateté. Elle déploie dans *Aussi riche que le roi* une écriture vive et précise qui emmène le lecteur dans les rues de Casablanca, leurs règles implicites, leurs merveilles et leurs horreurs, décortiquant une société de castes, rigide, écrasée par la domination.

Sarah, une nouvelle figure de l'ambition ?

Le titre annonce la couleur : il est question d'argent. Il est question de pouvoir, de hiérarchie, d'inégalités. Et tout le roman contribue à décrire les strates de la société casablancaise. Le lecteur est guidé dans cette société par Sarah, une jeune fille française de seize ans, issue d'un milieu défavorisé. Elle vit avec sa mère qui la promène de désillusion en désillusion jusqu'au Maroc où l'espoir d'une vie meilleure s'estompe bien vite et cède la place à une âpre réalité. Sarah, elle, conduit le lecteur à travers les quartiers de Casablanca et propose, avec l'aide du narrateur, une peinture saisissante de la ville dans les années 90.

Des rêves de grandeur – « La Française » comme l'appellent ses camarades du lycée français, a soif de réussite et de revanche. Elle rêve de quitter sa maison décrépie du quartier d'Hay Mohammadi, un quartier situé à proximité de l'immense bidonville des Carrières Centrales, un immense bidonville. Sa singularité est signalée dès le premier chapitre : elle est une fille de seize ans au milieu de jeunes adultes qui en ont vingt-trois. Elle fait mine de rentrer dans les beaux quartiers mais bifurque vers un quartier populaire. Elle apparaît ainsi rapidement comme une fille embusquée dans un monde qui n'est pas le sien. Son ambition est formulée à la fin du premier chapitre, en réponse au « Lalla »¹ ironique d'un enfant du bidonville voisin qui trouve qu'elle se prend pour une reine : « Mais un jour, elle le savait, on l'appellerait vraiment *Lalla* ». Plusieurs passages du roman sont consacrés aux rêves de Sarah qui imagine sa richesse et son élévation sociale futures : villa, vêtements, bijoux, moments de calme ou humiliation des domestiques (p. 20, p.90, par exemple). Il ne suffit pas de vivre une vie plus confortable ou à l'abri du besoin. L'autrice insiste à plusieurs reprises sur les rêves de grandeur du personnage : dégoût de la classe moyenne (pp. 58-60, description des filles du lycée qui « transpir[ent] la classe moyenne ») ; refus d'avoir un emploi (« Quand on commence à faire un métier de pauvre, c'est là que tout bascule, qu'on se fait mal regarder dans les magasins. C'est fini pour toujours. Il valait mieux encore ne pas travailler pour garder un peu de dignité » p. 47) ; recherche d'un homme qui soit non seulement riche mais « assez riche » pour elle.

Quelques cordes à son arc – Sarah compte sur plusieurs qualités pour s'extirper de sa condition. La plus immédiate et la plus visible est sa beauté qui est sans cesse rappelée. Le terme de « beauté » est lui-même peu employé, mais c'est le pouvoir presque magnétique de Sarah qui est évoqué par les références fréquentes aux regards masculins qui la fixent et ne peuvent l'oublier : « Sarah savait que les garçons qui la voyaient ne pouvaient plus détourner leurs yeux d'elle, après » (p. 21). Son charme est présenté comme un mélange parfaitement délibéré de qualités dont elle use au besoin : « Elle projeta, avec ses yeux, tout le charme dont elle était capable, et la candeur, et le mystère, et la beauté, tout ce qui, toute sa vie, lui avait

¹ Lalla : titre de noblesse

permis d'obtenir ce que le monde avait à offrir aux autres, les paninis, les jus, les places de cinéma, les flacons de parfum. Cela fonctionna, comme chaque fois. » Elle utilise également son sens de l'observation (le roman est truffé de remarques incisives sur la société qui entoure le personnage) et sa capacité à apprendre de manière empirique. Son parcours est présenté comme un ensemble d'expériences, d'imitations. Les stars constituent un modèle de choix (elle apprend ses répliques dans la presse à scandales, p.92) ; les étudiantes aisées du Lycée français – à qui elle se mêle peu – également. Sa maîtrise du français, une langue privilégiée par l'élite marocaine, est également un sérieux atout. Enfin, le sexe est vu comme un instrument de pouvoir. Les pensées du personnage, rapportées en focalisation interne, sont assez crues et abordées de manière décomplexée. Le sexe est une monnaie d'échange qu'elle utilise très jeune, dès la classe de troisième, afin tout d'abord de se nourrir (elle monnaie ses rapports sexuels contre des paninis) et qu'elle développe en tenant compte des premiers échecs, mesurant les effets du désir suscité par l'attente. Ces remarques, souvent pragmatiques, peuvent être assez dérangeantes. Dans l'univers de Sarah, elles sont normalisées par l'expérience de la mère qui tire de ses relations avec les hommes le moyen de subsister.

Hommes et garçons – Les relations avec les garçons puis avec les hommes sont généralement orientées par la nécessité d'obtenir de la nourriture mais aussi un service ou des objets nécessaires ou agréables. Sarah explique comment elle les manipule, afin d'en obtenir tout ce qu'elle peut. L'exemple de Kamil est parlant : elle le garde jusqu'à ce qu'elle trouve un moyen d'approcher celui qu'elle convoite davantage, et profite de lui jusqu'au bout, lui demandant de la conduire devant la villa de Driss avant de rompre. La première partie du roman est remplie de remarques générales sur « les garçons » et la manière de les manipuler. Relevons par exemple « Et quand les garçons sont contents d'eux, ils en sont complètement remués » et « les garçons étaient en général très fragiles et il fallait faire preuve d'une grande prudence pour ne pas les bouleverser. »

Dans ce contexte, le personnage de Driss est différent des autres : non seulement il est plus riche, plus laid, mais il est également celui qui ne la regarde pas. Cette particularité, annoncée dans le chapitre 1, le distingue. Cette absence de regard le rend plus difficile à approcher pour Sarah. Il apparaît d'ailleurs à plusieurs reprises de dos. Son regard change au fur et à mesure que leur relation évolue. Driss est montré, comme ses autres conquêtes ; c'est un garçon que Sarah manipule : elle le choisit pour sa fortune, élabore des stratégies pour l'épouser. Pourtant, elle ne le considère pas comme les autres : c'est un garçon qui se fige, souvent silencieux, qui n'exige rien d'elle, qui est un peu en dehors de son monde. Il reste ébahi devant la pauvreté qu'il ne connaît pas mais accepte la condition de Sarah avec une facilité qui la déconcerte et anticipe ses besoins.

Driss est ici un « jumeau inversé » de Sarah, un autre personnage qui « parle le langage de l'argent ». Le chapitre 24 est conçu comme une révélation, une prise de conscience de Sarah des changements qui se sont opérés en elle : « Son horizon, maintenant, ce n'était plus l'argent, c'était devenu la peau, leur peau à tous les deux puisque sa peau à elle, c'était sa peau à lui et vice versa. [...] lorsqu'on [...] se retrouve avec une autre peau constamment à côté de soi, dans le calme d'une petite maison près de l'eau qui ondule, une peau qui ne dit rien, qui joue aux 1000 bornes, qui accepte, qui n'exige pas et qui donne, alors on ne sait plus comment faire pour vivre comme avant, sous sa peau de solitude » (p. 140). Ainsi, lorsque Chirine lui révèle que Driss ne l'épousera jamais, elle réalise que ce qui la lie à Driss dépasse son ambition. Elle est amoureuse au point d'en avoir « oublié l'argent ». Le mot n'est presque pas prononcé. Il est utilisé pour dire « faire l'amour » ou bien pour manipuler (voir le passage p. 56 sur la phrase « Je suis amoureuse de toi »). C'est pourtant ce que semble décrire Sarah qui élabore ensuite un nouveau plan pour assurer à la fois leur vie commune et ses rêves de sécurité et de luxe. (Un autre personnage masculin intéressant à étudier est le

personnage de Yaya.)

Une jeune fille qui a beaucoup à apprendre – Malgré son intelligence, sa ténacité et sa fierté, Sarah reste une toute jeune fille. Son parcours dans le roman lui enseigne avec tendresse et cruauté que, si elle connaît le monde des garçons, elle ne connaît pas vraiment celui des hommes. Ses observations ont beau être précises, sa vision de la vie pragmatique et cynique, elle reste pétrie d'illusions : elle est persuadée que sa pauvreté est indétectable (illusion démentie par Driss p. 96), que Yaya lui cède à cause de son pouvoir sur les garçons (il est homosexuel), que Driss devra l'épouser si elle est enceinte (voir le discours de sa mère p. 192). Elle méprise les garçons qui se croient amoureux (chapitre 2) mais ne détecte que tardivement la naissance de ses propres sentiments. Le roman présente donc à cet égard des traits communs avec la tradition du récit d'apprentissage. Sarah progresse et remet en cause peu à peu nombre de ses certitudes. Elle conserve cependant la faculté d'apprendre de ses erreurs, et c'est elle qui, en fin de roman, est lucide quant à l'avenir. Elle n'est pas une héroïne mais un personnage profondément humain, tout à ses forces, à ses failles et à ses contradictions.

Références littéraires et artistiques pour accompagner la lecture

- **Ambitieux et ambitieuses** : On peut piocher parmi les classiques comme *Le Rouge et le Noir* de Stendhal, *Bel-Ami* de Maupassant, *Le Père Goriot* de Balzac, *Gatsby le Magnifique* de S. Scott Fitzgerald.
- **Femmes de « mauvaise vie » dans des sociétés écrasantes** : la prostitution au Maroc dans le film *Much Loved* de Nabil Ayouch, quelques personnages littéraires de femmes entretenues ou de prostituées : Manon Lescaut, Fantine, Nana, Emma Bovary. Des portraits de femmes libres chez George Sand ou Colette.

Dominés

« Dominer, je te jure, on dirait que c'est la langue nationale »

En suivant Sarah, le roman parcourt plusieurs strates de la société casablancaise dans les années de plomb. La notion de domination y revient sans cesse et sous toutes ses formes.

Une hiérarchie rigide – Le choix de Sarah, Française pauvre qui vit dans un quartier populaire mais étudie dans un lycée fréquenté principalement par des élèves favorisés, permet à l'autrice de naviguer dans plusieurs mondes. Elle l'explique en entretien : c'est la langue française, « langue des dominants » (p. 59) qui rend l'accès au milieu de Driss possible. Placée au bas de l'échelle sociale en tant que fille, pauvre, française, ayant une mère qui se prostitue, elle subit le poids de toutes les dominations. Cela explique sa soif de vengeance, ses efforts qui ne connaissent pas de répit : il faut trouver une sécurité. Ce qui l'impressionne le plus, dans la villa de Driss, c'est son calme. Le calme est ici synonyme de pouvoir, de tranquillité qui n'est

dérangé par rien, « ni une Bentley tuant un gosse des rues, ni une dette à payer, ni la police » (p. 88). Elle poursuit : « Tant que dans le portefeuille de Driss il y aurait des billets, ces billets inépuisables d'aussi riche que le roi, alors chez lui, chez elle, ce serait le vrai calme : la fin de l'injustice, de la domination, de la violence ; le calme d'une maison où on a tous les droits. » Cependant, ce pouvoir est réservé à une élite à qui on a transmis un patrimoine culturel, social, financier incomparable : les *fassis*. Le début du chapitre 25 est consacré à la question de la domination et présente ce groupe social comme l'élite incontestée de Casablanca. Il montre que la domination est multiple : la richesse, la fonction, le genre assignent une place précise dans l'ordre social qu'il est difficile de quitter.

Le Maroc des années de plomb et le roi – Très vite, le lecteur perçoit la pesanteur du Maroc des années de plomb. Le roi, évoqué dès le titre, est une figure lointaine. Il n'est pas nommé, les rouages de sa politique ne sont pas exposés. Pourtant, plusieurs allusions à son pouvoir apparaissent. On remarque en particulier l'écart entre le discours : « peu importent les noms, la religion, l'argent, le statut social – le Maroc marche main dans la main » (chapitre 15) et la réalité vécue par les personnages. La réaction d'une femme au nom du roi est éclairante : « Elle n'aimait pas qu'on parle du roi, elle avait peur de la police. » (chapitre 9). La police est le bras armé de ce pouvoir royal. Son pouvoir semble arbitraire. Les motifs de poursuite et les pratiques semblent d'un autre temps : un baiser, l'homosexualité, les mains coupées, la torture sont évoqués. Un homme menace ainsi la mère de Sarah d'appeler la police : « Ils vont te couper tes deux mains, sale voleuse, ils vont t'envoyer à Inezgane avec les militants et les pédés ». Le roman évoque le commissariat de Derb Moulay Cherif où l'on torturait les opposants au roi. Il montre aussi que la corruption est importante : Driss et Chirine évitent les difficultés avec les policiers par des dons d'argent ou des invitations, le frère de Yaya est renversé par le fils d'une puissante dynastie qui monnaie le silence de sa famille.

Les riches, dominés eux aussi ? – Les riches dans le roman ne sont pas toujours libres. Ils ne peuvent épouser qui ils veulent, par exemple. Les femmes restent particulièrement vulnérables à cause du statut que leur confère leur genre. Elles ne peuvent pas arpenter librement les rues de la ville. L'autrice évoque d'ailleurs le fait qu'en écrivant ce livre, elle a pu revisiter Casablanca et marcher dans les quartiers qu'elle avait très peu fréquentés plus jeune. Les femmes restent subordonnées aux décisions de leur père ou de leur conjoint. Le statut marital est également un critère important comme le révèlent les personnages de cette bande de célibataires. Le roman ne place toutefois pas les pesanteurs sociales rencontrées par la haute société sur le même plan que les fardeaux du même ordre qui entravent les plus modestes. Pas de « pauvre petit garçon riche » ici mais le constat que personne n'échappe à une société corsetée et inflexiblement hiérarchisée.

L'impossible revanche de humiliés – Il y a dans le parcours de Sarah une volonté de revanche. Plus généralement, l'écriture de la rage qui découle des inégalités sociales occupe des passages importants du roman. Elle est souvent sourde et passe par un ensemble de récits annexes : le vécu des ouvrières de l'usine de Driss, la vie dans le bidonville, le travail des enfants. Tout cela concourt à rendre compte des réalités de la pauvreté. L'autrice choisit de montrer plutôt que de l'expliquer. Elle passe donc par une écriture du contraste et de l'opposition. On remarque toutefois en étudiant le texte à l'aide du logiciel d'analyse sémantique Tropes que celui-ci détecte un style plutôt argumentatif du fait des nombreux connecteurs logiques mais aussi des modalisateurs. La dénonciation des injustices est constante. Le récit est à ce propos dénué de toute naïveté. Les classes sociales sont trop étanches pour permettre un changement de condition aussi radical que celui dont rêve Sarah. Les images et les odeurs de chair de moutons sacrifiés pour l'Aïd el-Kébir des chapitres 31

et 32 annoncent le massacre ou le sacrifice des espoirs et des illusions de Sarah. La fin du roman peut se lire comme une blague amère sur cette ascension sociale impossible matérialisée par l'Amérique dont ils sont séparés par un océan (Driss a également vécu une désillusion forte, croyant conquérir un marché new-yorkais avant de se rendre compte qu'il a été mené en bateau) ou comme l'annonce d'un final qui fait inmanquablement penser à celui d'un road-movie comme *Thelma et Louise*.

Références littéraires et artistiques pour accompagner la lecture

- **Sur la pauvreté** : Misère urbaine dans le poème de Véronique Tadjo, « Je vous salue », *Latérite*, 1983 (extrait en annexe), représentations de la gestion de l'argent dans les milieux modestes dans l'essai *Où va l'argent des pauvres* de Denis Colombi, la mendicité dans le roman *Les Âmes et les enfants d'abord* d'Isabelle Desesquelle, un parcours de déclassement puis d'élévation sociale féminine dans *Jane Eyre* de Charlotte Brontë, la pauvreté dans les romans de Dickens.
- **Inégalités et transfuges de classe** : *Parasite* de Bong Joon Ho, *La Vie est un long fleuve tranquille* d'E. Chatilliez ; *Antoine Bloyé* de P. Nizan (deux courts extraits en annexe), ; *La Place* d'Annie Ernaux ; *En finir avec Eddy Bellegueule* d'Édouard Louis.

Casablanca, socio-géographie d'une ville

La scène de plage qui ouvre le roman annonce l'importance du cadre dans ce livre. Plus qu'un décor, la ville de Casablanca dans son organisation spatiale est au cœur du roman.

Un parcours très cinématographique – Le roman se déplace, sous les pas de Sarah, dans tout Casablanca, que l'on arpente à pied, en taxi, en moto avec Driss, en voiture avec Kamil, sur la ridelle de la charrette du *viouzabi*. Les noms de quartiers, de rues, de cafés et de magasins émaillent chaque chapitre, accompagnés de bribes de descriptions. Ils dessinent peu à peu le Casablanca des années 1990. Les détails donnés par l'auteure, mélange de description des lieux et des personnes qui les occupent, transmis par le regard perçant et parfois acerbe de Sarah, font vivre la ville dans l'œil du lecteur. Plusieurs passages sont représentatifs de la précision et de la vivacité de cette peinture urbaine : la description de Moustache et de sa *mahlaba* (p. 41) ou le bar à jus Ziraoui (p. 28) entre autres exemples. Les itinéraires empruntés par la jeune fille sont parfois détaillés, ce qui inscrit les déplacements d'un quartier à l'autre dans la progression du roman. Ces trajets sont parfois l'occasion de réflexions ou de prises de conscience, comme en fin de roman quand elle réalise que Driss ne pourra jamais supporter le déclassement : « Sous la nuit qui tombait, elle avait traversé le quartier Gauthier, puis tourné vers Derb Omar au niveau de la place des Nations-Unies ; elle avait longé le port de pêche qui sentait partout la sardine. Les pêcheurs attachaient leurs barques au quai, leur petite casquette blanche encore vissée sur la tête alors que le soleil s'était tapi derrière la mer depuis une heure. Driss n'aurait pas pu sentir tous les jours l'odeur de ces sardines. Il n'aurait pas pu, pensait Sarah en avançant, supporter les opercules de yaourts collés sur les trottoirs qui l'auraient fait glisser [...]. » (p. 202).

Organisation socio-spatiale de la ville – Les quartiers que le roman évoque le plus souvent sont l'Anfa

supérieur, où trônent les villas luxueuses et calmes aux piscines et jardins immenses et Hay Mohammadi, quartier industriel et résidentiel pauvre qui borde le bidonville des Carrières centrales. Tout oppose ces deux quartiers : habitants, architecture, atmosphère, modes de vie. Le bidonville est associé à l'idée d'enfermement : ses habitants sont « dedans », les autres « dehors ». Cette distinction est remise en cause par le jeune Abdellah (p. 21) mais la relégation demeure très forte dans les quartiers populaires. L'ordre établi est maintenu, entre autres par la police mais aussi par des gardiens de rue. La ségrégation spatiale est constitutive du roman et de l'imaginaire du personnage de Sarah. Elle change toutefois en fin de texte lors de la fête de l'Aïd chez Driss. D'abord éblouie par les tenues, les bijoux et la distinction de la bonne société réunie dans le jardin, elle réalise qu'elle a été aveuglée. Elle se met alors à percevoir la grossièreté et la vulgarité de ceux qu'elle admirait (voir p. 187).

Une galerie de personnages qui représentent la société des années 1990 – Les personnages secondaires sont nombreux et dessinent une société aux codes parfois archaïques. Tous appartiennent à la ville : Chirine et sa maison rouge, Alain et son appartement du quartier Gauthier, les ouvrières de l'usine Jean's fabric, Yaya dealer et taxi qui squatte un coin de trottoir ou une table de café, Abdellah, même de bu bidonville, Monique qui cherche des hommes pour l'entretenir au Cercle amical des français. Plusieurs questions politiques et sociales sont alors esquissées ici et là : la condition ouvrière (p. 138), la condition féminine, les ravages de la drogue avec l'usage du *karkoubi* chez Alain et Abdellah, le rejet (y compris intériorisé) de l'homosexualité avec Yaya, les difficultés de l'accès au soin (pp. 108-109). L'hypocrisie est pointée du doigt à plusieurs reprises puisque les discours et les actes entrent souvent en dissonance. Sarah insiste sur une des leçons fondamentales apprises depuis son arrivée : il faut *taire* la vérité, ne pas se dévoiler, ni face aux garçons, ni face aux adultes (p. 53 et p. 74). Les sujets abordés dérangent pourtant parce qu'ils interrogent ce qui, malgré les avancées sociales, demeure d'actualité au Maroc comme ailleurs.

Références littéraires pour accompagner la lecture

Division socio-spatiale de la ville :

- En littérature étrangère, on pourra proposer des extraits de la Trilogie New-Yorkaise de Paul Auster, du *Passage des Miracles* de Naguib Mahfouz, ou encore de *L'Immeuble Yacoubian* d'Alaa al-Aswani.
- En littérature francophone, des poèmes tirés des *Villes tentaculaires* d'Émile Verhaeren comme « Les Usines », des extraits des romans *Les Misérables* de Victor Hugo, *Corniche Kennedy* de Maylis de Kerangal et *Texaco* de Patrick Chamoiseau.
- Chanson : la ville est un thème récurrent du genre, pensons notamment à « Bret » de Miossec, « Lyon Presqu'île » de Benjamin Biolay ou « Soleil du Nord » d'Oxmo Puccino.
- Au cinéma : Les délices de Tokyo de Naomi Kawase évoque l'exclusion sociale des malades. Le court métrage fantastique « Interior design » de Michel Gondry pour le triptyque *Tokyo !* montre les difficultés liées au logement dans la capitale japonaise.
- En photographie : le célèbre cliché de Tuca Vieira prise à Sao Paulo qui montre une luxueuse résidence côtoyant un bidonville <http://www.jssj.org/article/une-photo-pour-penser-les-inegalites/>. Dans le même esprit, cette page du site du *National Geographic* présente plusieurs clichés de quartiers limitrophes réalisés par le photographe Johnny Miller : <https://www.nationalgeographic.fr/photography/2019/09/vu-du-ciel-les-inegalites-dans-les-villes->

Autres approches

Dans les yeux – Un aspect saisissant du roman est l’omniprésence du thème du regard. Les personnages sont caractérisés par leurs yeux : Driss qui ne regarde pas et dont les yeux verts rappellent à Sarah les feuilles de thym et de laurier des tajines et l’hypnotisent malgré la laideur du garçon ; Badr et ses yeux cousus ; les yeux d’Alain « pleins de famine », par exemple. Sarah tire son pouvoir des regards des autres mais aussi de sa propre capacité à observer. Dans un milieu où les mots sont considérés comme un danger, le regard est un outil primordial pour appréhender le monde et pour communiquer. Sarah apprend d’ailleurs à voir les angles morts de sa réflexion, à sentir son aveuglement. C’est un point de départ intéressant pour étudier à la fois les personnages, leurs liens et la représentation de la société marocaine des années 1990.

Femmes – Les personnages féminins sont nombreux et, s’ils apparaissent parfois furtivement, disent tous quelque chose de la société à laquelle ils appartiennent. Les femmes sont par excellence les dominées du système. Cependant, si elles ne prétendent pas changer le monde, elles conservent une fierté, une volonté de ne pas baisser le regard. On pourra mettre en regard ce sujet avec les œuvres de Lalla Essaydi et de Zainab Fasiki (voir <https://maze.fr/2020/04/encre-fraiche-4-zainab-fasiki-hshouma-revelation-revolution/>)

Faim – Les différents sens du mot faim, du plus trivial aux plus symboliques, sont présents dans l’œuvre. Sarah est elle-même affamée, ce qu’elle cherche à dissimuler. Le traitement de ce sujet, mis en relation avec les thèmes de la nourriture, de la boisson mais aussi de la drogue et de la sexualité peut s’avérer riche.

PROPOSITIONS PÉDAGOGIQUES

Lire, écrire, créer

- **Dans les yeux de l'autre** – Le portrait de Sarah est esquissé par le regard de Kamil (p. 13). Proposer d'imaginer le portrait de Sarah tel qu'il serait réalisé par les différents personnages du roman.
- **L'illusion de la dissimulation** – Sarah est persuadée que personne ne peut déceler sa pauvreté. Elle est détrompée à plusieurs reprises par Moustache, le *viouzabi*, la mère de Driss). La scène où Driss révèle ce qu'il a observé constitue un tournant (p. 96). Incrire des secrets possibles sur de petits papiers (ex : un complexe, un manque de connaissance, une honte). Proposer d'écrire une scène où le personnage est persuadé de conserver son secret et où ceux qui l'entourent le comprennent à plusieurs signes infimes. Cette activité peut donner lieu à différents exercices théâtraux.
- **Face à l'inconnu** – Driss côtoie la pauvreté (à l'usine, en ville, avec Sarah) mais ne la comprend pas. Elle est source de perplexité, d'interrogations. Nous faisons tous, chaque jour, l'expérience de l'altérité. Écrire, à l'exemple de Driss, les questions que l'on se pose face à un monde ou un milieu que l'on ne connaît pas et qui nous interroge.
- **Plaisirs coupables** – Sarah adore les jus Ziraoui alors que le local est plutôt répugnant. Écrire sur un plaisir vu comme coupable (une musique ringarde, un film moyen, un aliment vu comme déséquilibré) que l'on apprécie, éhontément.
- **Espèces d'espaces / dans ma ville** – Dessiner une carte des différents territoires du lycée en produisant des textes qui mettront en avant leurs fonctions, les règles qui les régissent, les populations qui les occupent.
- **Projets transdisciplinaires** – Le roman se prête particulièrement à un projet avec un professeur de géographie (chapitre sur la métropolisation en 1^{ère}) ou de SES (chapitres sur la socialisation en particulier). On pourra faire travailler les élèves sur la division sociale de l'espace dans les lieux qu'ils connaissent (leur ville ou village, le lycée voire la maison).

Lectures analytiques possibles

- **Un incipit surprenant** – Un incipit qui remplit ses fonctions. Une scène de plage à rebours des clichés.
- **Le portrait de Driss pages 14 et 15** – Prendre le contrepied de la scène de rencontre traditionnelle. La beauté et la richesse.

- **Jus Ziraoui page 28** – Un mélange d’opulence et de crasse. Sarah et le mauvais goût.
- **La classe moyenne au lycée français page 58** – Une peinture acerbe. Un portrait en négatif des aspirations de Sarah.
- **Le vrai amour pages 65** – L’attente d’une révélation. Contraste et humour.
- **Les surchauffes de Driss pages 104 et 105** – Un nouveau regard tendre. L’amour vrai ?
- **Gouvernés page 142** – Scène de la vie ordinaire. Une hiérarchie stricte et violente.
- **La vue retrouvée page 187** – La secrète vulgarité des riches. Un apprentissage qui s’achève.
- **L’explicit page 187** – Une fin douce, amère ou violente ?

EN ÉCHO...

Autour d'Abigail Assor

- Un entretien pour *La Tribune Afrique* : <https://afrique.latribune.fr/think-tank/2021-02-01/abigail-assor-l-auteur-doit-disparaitre-ce-qui-doit-rester-c-est-l-histoire-875846.html> ref Lennie Des souris et des hommes
- Un entretien avec Anaïs Fa de *Shoe Lifer* : <https://shoelifer.com/culture/livres/abigail-assor-livre-riche-roi-interview/>
- Un entretien avec Emma Poesy dans *Maze* : <https://maze.fr/2021/02/encre-fraiche-8-abigail-assor-le-maroc-droit-dans-les-yeux/>

Quelques lectures importantes pour l'autrice

Les références qui suivent sont tirées d'entretiens avec l'autrice publié dans la presse :

- Maurice Pons, *Les Saisons*
- Romain Gary, *La Promesse de l'Aube*
- Alessandro Barrico, *Soie*
- Aragon, *Aurélien*
- Steinbeck, *Des Souris et des hommes*
- Tahar Ben Jelloun
- Abdellah Taïa
- Erri de Luca
- Marguerite Duras
- André Breton

Thèmes croisés avec les œuvres de l'Échappée littéraire

Personnages décalés : *Comme des bêtes*, *Les Danseurs de l'aube*

Espaces : *Comme des bêtes*

Inégalités et exclusion : *Blanc autour*, *Les Danseurs de l'aube*, *Lisa et Mohamed*

Révolte : *Les Danseurs de l'aube*, *Radium girls*, *Blanc autour*

ANNEXES

Véronique Tadjo, « Je vous salue », Latérite, 1984

Vous les fouilleurs de poubelles
les infirmes
aux moignons crasseux
les borgnes
les hommes rampants
vous les maraudeurs
les gamins des taudis
je vous salue.
Quel fardeau portez-vous
en ce monde immonde
plus lourd que la ville
qui meurt de ses plaies ?
Quelle puissance
vous lie à cette terre frigide
qui n'enfante des jumeaux
que pour les séparer ?
Qui n'élève des buildings
que pour vous écraser
sous les tonnes de béton
et d'asphalte fumant ?
Vous les mangeurs
de restes
les sans-logis
les sans-abri
Quel regard portez-vous
sur l'horizon en feu ?

Paul Nizan, *Antoine Blayé*

« Beaucoup d'années plus tard, Antoine se rappellera la pauvreté de ses parents à cette époque-là, il sera tourmenté par le souvenir de vieilles misères enfin comprises et des années où il était inscrit sur la liste des indigents de l'école primaire; il parlera de ces souvenirs à son fils, tout se retrouvera : rien ne se perd finalement des comptes qui sont établis dans le monde... Mais dans les prés des environs de Pontivy, tout est facile aux jeux d'un enfant, toute enfance fabrique aisément ses bonheurs, plus aisément encore dans ce pays lointain qu'au milieu des allées ratissées des jardins publics, où les enfants ne se mêlent pas, que le long des rues noyées de fumée des banlieues dévorantes où grandissent mal les fils d'ouvriers. »

« Antoine prenait parti pour cette colère. Il était parmi ces hommes, leurs histoires étaient ses histoires. Grand lui racontait ses « ennuis », les maladies de ses enfants, l'usure de sa femme. Antoine formait alors des pensées ouvrières : entre Marcelle et le service des trains, il oubliait complètement qu'il pourrait être un jour, demain, du côté des maîtres. Il n'avait pas assez d'imagination pour se décrire son avenir, il adhérait à la vie présente. Il ne pensait pas au lendemain. Il était un machiniste parmi tous les autres, un homme soumis à tous les commandements, qui dominait seulement une machine dont il connaissait les façons. Il ne pensait pas que ces années finiraient, – tout le temps du moins qu'il était sur sa machine, ou dans la chambre de son amie... »